

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

FÉMINISME DÉCOLONIAL

Vergès, Françoise
France

Date de publication : 2020-12-19

DOI: <https://doi.org/10.47854/SVRXX6559>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Il faut déjà dire qu'il sera question d'un féminisme décolonial, et admettre qu'il y a des féminismes même dans le courant décolonial dès lors que nous acceptons qu'une théorie est toujours aussi une pratique et que théorie et pratique s'adaptent à une pluralité de contextes sociaux, politiques et culturels. Sa méthodologie consiste à faire constamment l'effort de tenir plusieurs fils à la fois dans ses analyses. Non pour diluer les rapports de force, les confrontations, mais pour mettre en lumière comment des éléments qui ne sont pas nécessairement liés dans le temps et l'espace contribuent à l'oppression et l'exploitation mais aussi font inventer des formes de résistance. Penser en mouvement, en pas de côté comme en confrontation. C'est un féminisme *killjoy* pour reprendre l'expression de Sara Ahmed (2010) qui n'a pas peur de «gâcher la fête», qui ne se soumet pas aux politiques de respectabilité imposée par l'ordre patriarcal (ne jamais montrer sa colère, adhérer aux normes de la prise de parole, rester silencieuse, accepter la hiérarchie...), qui admet qu'on puisse être dans l'erreur, qui prône le soin de soi pour mieux se battre. Il est résolument antiraciste, anticapitaliste et anti-impérialiste, donc inévitablement antipatriarcal.

Cependant, ce féminisme part aussi du fait que le patriarcat est racialisé, que les notions de féminité, masculinité, maternité, paternité, ont été profondément affectés par l'esclavagisme et le colonialisme, qu'elles ont été normées selon des critères raciaux. Il faut dès lors interroger les notions de genre, de femme, d'homme, car comme l'ont signalé nombre de féministes noires et indigènes, ces notions ne sont pas neutres, elles accompagnent une division de l'humanité entre une humanité qui compte et une «sous»-humanité, dont les vies ne comptent pas. Il s'agit de sortir de l'approche binaire, de faire apparaître les multiples structures qui directement ou indirectement construisent les dominations, et les formes de résistance qui s'inventent en fonction de ces configurations. Concrètement, c'est par exemple interroger la demande d'«égalité de genre»: égalité avec quel genre? Et dans ce genre avec qui?

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Vergès, Françoise (2020-12-19), Féminicide. Anthropen. <https://doi.org/10.47854/SVRXXX6559>

La notion de genre implique inévitablement une binarité – femmes/hommes. Mais quelles femmes? Quels hommes? Que des femmes demandent l'égalité de salaire avec des hommes dans un même métier, c'est évidemment tout à fait juste. Cela fait longtemps que des féministes interrogent la catégorie «femmes» et «hommes»: comment sont-elles constituées par le patriarcat, le capitalisme, la religion, le colonialisme? Maria Lugones (2019) a parlé de la «colonialité du genre»: comment les Européens ont imposé leur idée de ce que le genre féminin ou masculin devait être sur des sociétés qui n'avaient pas la même conception des différences. Un féminisme décolonial, c'est aussi écrire l'histoire des luttes des femmes en partant de celles qui sont les plus exploitées, les plus précarisées, des vies des femmes «anonymes» et subalternes.

J'oppose ce féminisme au féminisme civilisationnel qui reprend nombre des idées de la mission civilisatrice: cette vision de la modernité occidentale et du développement qui affirme que quelque chose manquerait à des femmes, à des hommes, à des sociétés, à des communautés, et qu'il faut donc les guider, les civiliser pour leur bien car elles vivent dans des communautés «arriérées», qui ont besoin d'être éduquées par des personnes «éclairées». C'est un féminisme pour le nouvel âge de l'impérialisme et du néolibéralisme: espaces publics militarisés, industrie de surveillance, politiques anti-migrant.e.s, villes construites pour les riches où les subalternes sont accepté.e.s mais strictement dans des postes où se croisent exploitation, racisme, sexisme, transphobie, homophobie et vulnérabilité accrue à une mort prématurée: vigiles, femmes de ménage, travailleuses du sexe, nourrices, *gig* économie (économie des petits boulots)...

Au lieu d'obéir à une temporalité qui oppose passé, présent et futur, ce féminisme décolonial épouse plusieurs temporalités: un passé à réparer, afin de rétablir la justice contre toutes les dépossession, un présent à réparer, qui est à la fois la reproduction d'un passé que nous pensions éloigné – la colonisation toujours, la mise en servitude, la dépossession, l'empoisonnement de l'eau et de l'air, la destruction – et de nouvelles formes de domination, et un futur qu'il faut déjà réparer car il est détruit aujourd'hui, sous nos yeux.

Références

Ahmed, Sara (2010), «Feminist Killjoys (And Other Willful Subjects)». *S&FOnline* (http://sfonline.barnard.edu/polyphonic/ahmed_01.htm).

Lugones, Maria (2019), «La colonialité du genre». *Les cahiers du CEDREF*, no23, p.46-89 (<https://journals.openedition.org/cedref/1196>).

Vergès, Françoise (2019), *Un féminisme décolonial*. Paris, Payot.